

La résistance suisse, 1939-1945

Christophe Vuilleumier

La Suisse au cours de la Seconde Guerre mondiale est restée neutre. Un credo répété génération après génération. Mais si le pays n'est pas entré en guerre, nombre de ses ressortissants se sont engagés, comme lors de la Première Guerre mondiale, sous les bannières françaises, et en l'occurrence de la résistance. Certains, comme le Genevois Conrad Hentsch, jouissant de la double-nationalité, s'impliquèrent corps et bien dans la lutte contre l'occupant allemand en s'engageant dans les rangs de l'Armée secrète et en participant à des opérations de sabotage. D'autres encore, trois à cinq cents Suisses, surtout romands, sans autre motif que leur foi profonde en la liberté, partirent se battre au sein des



Barbara Borsinger

Forces françaises de l'intérieur (FFI), après que celles-ci devinrent une armée « régulière ». Les derniers enfin, sans doute le plus grand nombre de ces résistants suisses, apportèrent leur aide passive en passant des informations aux réseaux oeuvrant en lien avec les maquis, ou en facilitant le passage en Suisse des malheureux fuyant le péril nazi. « Le bien ne fait pas de bruit » disait Barbara Borsinger ! Leur nom, pour la plupart d'entre eux, est effectivement resté dans l'ombre. Une ombre protectrice lors de ces années de guerre puisque leur opposition active à la peste brune constituait une infraction aux lois helvétiques en tant qu'atteinte à la neutralité du pays. Le commandant de police du canton de St-Gall, Paul Grüninger, l'apprit avec amertume puisqu'il devait être démis de ses fonctions et condamné en 1940 pour avoir sauvé des centaines de réfugiés juifs du renvoi en Autriche. Un officier de la police helvétique élevé au rang de Juste parmi les nations en 1971.



Paul Grüninger

Combien furent-ils ces anonymes ? Impossible à le savoir. Des inconnus au coeur juste tels ces cheminots du réseau franco-suisse Gilbert, qui permirent de soutenir à Genève l'activité clandestine de la résistance française.



August Bohny

Certains noms sont toutefois parvenus jusqu'à nous. Celui de Barbara Borsinger justement qui, alors qu'elle dirigeait sa clinique privée à proximité de la frontière franco-suisse, du côté de Genève, accueillit chez elle des fugitifs comme l'écrivain Robert Musil ou cacha derrière les murs de son institution les enfants juifs qu'elle était allée chercher dans les abris de fortune de la résistance française. Des engagés volontaires, comme le Bâlois August Bohny qui gagna le Chambon-sur-Lignon en octobre 1941 pour participer à la création de retraites clandestines où allaient être accueillis quelques 600 enfants dont plus de 120 Juifs fuyant les persécutions des nazis et de la police de Vichy. Des notables comme Alfred Gonet qui accueillit à Prangins Jacques et Xavier de Gaulle, les frères du général de Gaulle, qui avaient fui la France grâce à la filière du curé de Collonges-sous-Salève, Marius Jolivet. Jacques, impotent dont le passage à travers les barbelés barrant la frontière franco-helvétique avait été rendu possible grâce à l'abbé Pierre qui l'avait porté sur son dos et mené jusque chez le banquier nyonnais ! Et cette intolérance à l'horreur, Alfred la démontrerait une fois encore en 1945 en aidant Geneviève de Gaulle, la nièce du général rescapée du camp de concentration de Ravensbrück, qui avait conçu un projet d'accueil en Suisse pour des survivantes de l'enfer nazi.



Robert Musil

Parallèlement à ces initiatives personnelles, des officiers suisses, et le premier d'entre eux, le général Henri Guisan, se retrouvèrent confrontés aux forces contraires qui agitaient alors le pays tout en développant une politique discrète d'opposition à l'Allemagne nazie. Une discrétion remise en question le 19 juin 1940 déjà avec l'affaire de La Charité-sur-Loire, lorsque les Allemands découvrirent des documents révélant des accords militaires secrets entre la Suisse et la France, puis le 25 juillet 1940, lorsque le général allait réunir l'ensemble des commandants supérieurs de troupes sur la prairie du Grütli en rappelant la volonté d'indépendance du pays face aux puissances de l'Axe.



Paul de Saugy

La volonté affirmée d'une neutralité armée au coeur d'une Europe en guerre qui se traduisit, notamment, par la création d'un service de renseignement placé sous les ordres du colonel Masson, en 1936 déjà, dont dépendaient des officiers de liaison qui allaient travailler avec les forces françaises. Le premier-lieutenant Paul de Saugy par exemple, l'éminence grise à Genève du réseau français Ajax, qui tenta de faire évader le résistant Louis Favre de la prison de la Gestapo à Annecy ; le capitaine du service de renseignement suisse Pierre Clément, qui organisait des passages clandestins à la frontière, avec l'aide de l'abbé Gaston Desclouds, curé de Thônex ; et tant d'autres agents infiltrés en France envoyés pour essayer de déterminer les intentions des troupes allemandes.



Charles Péguy

La Suisse ne se couvrit pas de gloire lors de ces années, les affaires de fonds en déshérence, les partisans de l'Allemagne nazie et les militants de l'ignominie furent une réalité tout à son déshonneur. Mais, ces Suisses qui luttèrent pour la liberté aux côtés des résistants de tous bords construisirent également l'histoire de ces années terribles, ces exécutés missionnés par le service de renseignement helvétique, ces paysans cachant vivres et armes aux abords des frontières pour les combattants français, ces éditeurs qui publièrent dès 1942 des écrits de la pensée

libre avec des auteurs comme Charles Péguy ou Louis Aragon, ou ces soixante Justes suisses qui sauvèrent des malheureux de la machine de mort nazie.



Pierre Clément et l'abbé Gaston Desclouds

Le conseiller national Aloïs de Meuron rappelait, à l'heure où résonnaient les tambours de la Première Guerre mondiale, toute la nécessité de « savoir placer les intérêts moraux au-dessus des intérêts matériels. Et puis, à ceux qui ont peur, nous dirons qu'il ne faut jamais hésiter à remplir un devoir moral de la conscience supérieure quelles qu'en puissent être les conséquences ». Jamais ces mots ne revêtirent de vérité aussi grande qu'avec les actes de ces combattants de la liberté, français, suisses, belges, allemands ou italiens unis contre l'horreur du totalitarisme.



Noëlla Rouget

En se dressant contre les nazis, dès les débuts de l'Occupation, Noëlla Rouget, qui est morte le dimanche 22 novembre à Genève à l'âge de 100 ans, aura combattu moins un ennemi que l'inhumanité. Et cela, cette volonté arc-boutée de faire triompher la bonté, ce besoin viscéral de vaincre la haine par le pardon, ce refus obstiné de venger le sang versé par un autre sang versé, ses camarades de la Résistance ne le comprendront que difficilement quand, vingt ans après la fin de la guerre, elle plaidera devant les juges pour sauver la tête de son bourreau.